

vingt ans, et je vous assure, mon révérend père, que la Nouvelle-France aurait un vaillant soldat de plus, et moi, un fils charmant et chéri.

— Et vous n'avez jamais trouvé les ravisseurs ? demanda le missionnaire avec un sympathique intérêt.

— Je l'ignore. J'ai livré nombre de combats à des troupes iroquoises, mais je n'ai jamais revu mon fils. Voilà ce qui me porte à croire que ces barbares l'ont mis à mort sans se laisser attendrir par son âge et sa faiblesse.

— Monsieur le comte, dit le Jésuite avec onction, je comprends l'énormité de votre douleur. Puisse-je vous soulager en m'y associant, je le ferais de grand cœur. Mais ces douleurs sont, je le soupçonne, de celles qui ne se partagent pas, tant elles sont cruelles.

Dieu vous voit et vous entend. Soyez homme, soyez chrétien. Dans quelques années, vous serez uni pour toujours à votre fils. Que sont dix, vingt, trente ans, si l'on songe à l'éternité ?

Le missionnaire et le soldat étaient arrivés à quelques pas des Indiens en embuscade.

Andioura sait par expérience que le missionnaire n'offre jamais de résistance. Aussi, ne pense-t-il qu'à s'emparer du soldat sans perdre un seul homme.

Un guerrier agniehronnon a bandé son arc et se prépare à lancer une flèche à M. de Champflour.

Andioura pose la main sur la flèche et dit au guerrier :

— Arrête, ce visage-pâle m'appartient.

Et s'adressant aux autres Indiens :

— Saisissez-vous de la robe noire. Quand nous serons de retour dans notre pays, je veux que vous racontiez au sagamo ce que vous aurez vu.

Les Iroquois se jettent comme des vautours altérés de sang sur le missionnaire, qui, comme l'avait prévu Andioura, ne présente aucune résistance, dans le secret dessein de porter le flambeau du christianisme au cœur même du pays ennemi.

Son coutelas à la main, Andioura s'avance lentement et avec calme contre le soldat français.

Les Agniehronnons, dont l'habitude est de tomber à l'improviste sur leurs ennemis, comme des panthères qui, des profondeurs des bois, s'élancent d'un bond sur leur proie, regardent muets de stupeur.

Andioura voulait par sa bravoure mériter la main de Biche-Blanche.

Voilà le motif qui le faisait agir quand il s'offrit, à découvert, à son ennemi, sans d'autre arme qu'un couteau.

M. de Champflour, étonné de cette manière d'agir de l'Iroquois, sort l'épée du fourreau, tout en ayant soin de retourner la tête, de peur d'être surpris par derrière.

Alors, rapide comme la pensée, le comte décrit dans l'azur du ciel un moulinet foudroyant.

Andioura, plus agile que le léopard, évite le coup fatal d'un tour de reins.

A son tour, il bondit.

Laissant tomber son couteau, il saisit des deux mains le bras armé de son adversaire, et le force à lâcher son arme.

— A moi, s'écrie aussitôt le jeune homme.

Trois ou quatre Agniehronnons s'élancent sur M. de Champflour et le font prisonnier.

Le missionnaire et le comte, solidement ligottés, sont conduits dans le canot que les Indiens ont caché dans les roseaux de l'anse sablonneuse.

Il s'agit maintenant de mettre à exécution le plan suggéré par Andioura.

Ce dernier donne l'ordre du départ.

Mais à peine ont-ils plongé leurs avirons dans l'eau que les Indiens entendent un vacarme assourdissant du côté de la bourgade.

Or, voici ce qui était arrivé.

Quelques soldats français étaient sortis pour aller faire la pêche sur le fleuve, quand, au large de la grève, ils surprirent les Indiens d'Aontarisati tapis en embuscade.

Ils déchargent leurs armes et reviennent au fort à grands coups d'avirons, poursuivis par les Iroquois de l'autre côté du fleuve.

Le tambour appelle aux armes.

On cherche partout M. de Champflour.

Enfin, les Indiens conduit par le sagamo, cherchant à surprendre la bourgade par derrière, on fait fermer les portes. Sur les courtines, on roule deux canons.

La chaloupe des soldats pêcheurs est assaillie de tous côtés.

Mais, protégés par le canon du fort et les coups d'arquebuse tirés sur les canots ennemis, les Français rentrent dans le fort.

Les habitants n'étant pas sortis de la place le plan d'attaque était encore manqué. C'est ce que comprit Andioura.

En un clin d'œil, il vit que les Agniehronnons ne pourraient surprendre la bourgade, et seraient obligés de fuir devant un ennemi plus fort et mieux armé.

Et pour ne pas s'exposer à perdre les deux captifs qu'il avait dans son canot, il attendit de loin, sans être vu des Français, l'issue de l'escarmouche.

Quand donc il vit la débandade des siens, il donna le signal de la retraite.

VI

Aontarisati revenait dans son pays, la rage au cœur de l'humiliation qu'il venait de subir devant les visages-pâles de la bourgade des Trois-Rivières. Plusieurs, parmi ses meilleurs guerriers, étaient tombés sous les balles et les boulets de l'ennemi. Un bon nombre avaient été blessés.

— Ah ! s'il avait au moins pu faire quelques prisonniers parmi les Français ou les Hurons